

et vous êtes une mauvaise joueuse.—Eh bien ! vous, mademoiselle, lui ai-je dit, vous êtes une menteuse !—C'est bien, mademoiselle, a-t-elle dit alors, moi, je vous méprise trop pour vous répondre !—Ma sœur Saint-Félix est arrivée à ce moment là heureusement, car je crois que j'allais la battre. Ainsi, voilà ce qui s'est passé. Tu vois s'il est possible de nous raccommoier après cela. C'est impossible, ce serait un lâcheté. En attendant, je ne peux pas te dire ce que je souffre, je crois qu'il n'y a pas une personne sur la terre qui soit aussi malheureuse que moi.

—Certainement, mon enfant, il est difficile d'imaginer un malheur plus accablant que le tien, mais, pour te dire ma façon de penser, tu te l'es un peu attiré, car, dans cette querelle, c'est de ta bouche qu'est sortie la parole la plus blessante. Voyons, est-elle dans le parloir, ta Lucie ?

—Oui, la voilà là-bas, dans le coin.—Et elle m'a montré d'un signe de tête digne et discret une petite fille très blonde, qui avait également les joues enflammées et les yeux rouges, et qui paraissait en train de faire à une vieille dame très attentive le récit du drame que la sœur Saint-Félix avait si heureusement interrompu. Tout en parlant avec un feu digne du sujet, Mlle Lucie lançait de temps à autre un regard furtif sur Hélène et sur moi.

—Eh bien ! ma chère enfant, ai-je dit, as-tu confiance en moi ?

—Oui, j'ai beaucoup de confiance en toi, Maxime.

—En ce cas, voici ce que tu vas faire, tu vas t'en aller tout doucement te placer derrière la chaise de Mlle Lucie ; tu vas lui prendre la tête comme ceci, en traitre, tu vas l'embrasser sur les deux joues comme cela, de force, et puis tu vas voir ce qu'elle va faire à son tour.

Hélène a paru hésiter quelques secondes, puis elle est partie à grands pas, est tombée comme la foudre sur Mlle Campbell, et lui a causé néanmoins la plus douce surprise : les deux jeunes infortunées, réunies enfin pour jamais, ont confondu leurs larmes dans un groupe attendrissant, pendant que la vieille et respectable Mme Campbell se mouchoit avec un bruit de cornemuse.

Hélène est revenue me trouver toute radieuse.—Eh bien ! ma chérie, lui ai-je dit, j'espère que maintenant tu vas manger ton pain ?

—Oh ! vraiment non, Maxime ; j'ai été trop émue vois-tu, et puis il faut te dire qu'il est arrivé aujourd'hui une élève, une nouvelle, qui nous a donné un régal de meringues, d'éclairs et de chocolat à la crème, de sorte que je n'ai pas faim du tout. Je suis même très embarrassée, parce que dans mon trouble j'ai oublié tout à l'heure de remettre mon pain au panier, comme on doit le faire quand on n'a pas faim au goûter, et j'ai peur d'être punie ; mais, en passant dans la cour, je vais tâcher de jeter mon pain dans le soupirail de la cave sans qu'on s'en aperçoive.

—Comment ! petite sœur, ai-je repris en rougissant légèrement, tu vas perdre ce gros morceau de pain-là ?

—Ah ! je sais que ce n'est pas bien, car il y a peut-être des pauvres qui seraient bien heureux de l'avoir, n'est-ce pas, Maxime ?

—Il y en a certainement, ma chère enfant.

—Mais comment veux-tu que je fasse ? les pauvres n'entrent pas ici.

—Voyons, Hélène, confie-moi ce pain, et je le donnerai en ton nom au premier pauvre que je rencontrerai, veux-tu ?

—Je crois bien !—L'heure de la retraite a sonné : j'ai

rompu le pain en deux morceaux que j'ai fait disparaître honteusement dans les poches de mon paletot.—Cher Maxime ! a repris l'enfant, à bientôt, n'est-ce pas ? Tu me diras si tu as rencontré un pauvre, si tu lui as donné mon pain, et s'il l'a trouvé bon.

—Oui, Hélène, j'ai rencontré un pauvre, et je lui ai donné ton pain, qu'il a emporté comme une proie dans sa mansarde solitaire, et il l'a trouvé bon ; mais c'était un pauvre sans courage, car il a pleuré en dévorant l'aumône de tes petites mains bien-aimées. Je te dirai tout cela, Hélène, car il est bon que tu saches qu'il y a sur la terre des souffrances plus sérieuses que tes souffrances d'enfant : je te dirai tout, excepté le nom du pauvre.

Mardi, 28 avril.

Ce matin, à neuf heures, je sonnais à la porte de M. Laubépin, espérant vaguement que quelque hasard aurait hâté son retour ; mais on ne l'attend que demain. La pensée m'est venue aussitôt de m'adresser à Mme Laubépin, et de lui faire part de la gêne excessive où me réduit l'absence de son mari. Pendant que j'hésitais entre la pudeur et le besoin, la vieille domestique, effrayée apparemment du regard affamé que je fixais sur elle, a tranché la question en refermant brusquement la porte. J'ai pris alors mon parti, et j'ai résolu de jeûner jusqu'à demain. Je me suis dit qu'après tout on ne meurt pas pour un jour d'abstinence : si j'étais coupable en cette circonstance d'un excès de fierté, j'en devais souffrir seul, et par conséquent cela ne regardait que moi.

Là-dessus je me suis dirigé vers la Sorbonne, où j'ai assisté successivement à plusieurs cours, en essayant de combler, à force de jouissances spirituelles, le vide qui se faisait sentir dans mon temporel, mais l'heure est venue où cette ressource m'a manqué, et aussi bien je commençais à la trouver insuffisante. J'éprouvais surtout une forte irritation nerveuse que j'espérais calmer en marchant. La journée était froide et brumeuse. Comme je passais sur le pont des Saint-Pères, je me suis arrêté un instant presque malgré moi ; je me suis accoudé sur le parapet, et j'ai regardé les eaux troubles du fleuve se précipiter sous les arches. Je ne sais quelles pensées maudites ont traversé en ce moment mon esprit fatigué et affaibli : je me suis représenté soudain sous les plus insupportables couleurs l'avenir de lutte continuelle, de dépendance et d'humiliation dans lequel j'entrairais lugubrement par la porte de la faim ; j'ai senti un dégoût profond, absolu, et comme une impossibilité de vivre. En même temps un flot de colère sauvage et brutale me montait au cerveau, j'ai eu comme un éblouissement, et, me penchant dans le vide, j'ai vu toute la surface du fleuve se mailleter d'étincelles...

Je ne dirai pas, suivant l'usage : Dieu ne l'a pas voulu. Je n'aime pas ces formules banales. J'ose dire : Je ne l'ai pas voulu ! Dieu nous a faits libres, et si j'en avais pu douter auparavant, cette minute suprême où l'âme et le corps, le courage et la lâcheté, le bien et le mal, se livraient en moi si clairement un mortel combat, cette minute eût emporté mes doutes à jamais.

Redevenu maître de moi, je n'ai plus éprouvé vis-à-vis de ces ondes redoutables que la tentation fort innocente et assez naïve d'y éteindre la soif qui me dévorait. J'ai réfléchi au surplus que je trouverais dans ma chambre une eau beaucoup plus limpide, et j'ai pris rapidement le chemin de l'hôtel, en me faisant une image délicieuse des plaisirs qui m'y attendaient. Dans mon triste entantillage, je m'étonnais, je ne revenais pas de n'avoir point